

CERCLE D'ÉTUDES CINÉMATOGRAPHIQUES

Saison 2019-2020 – Silence ! Elles tournent...

MA VIE SANS MOI (2003)

d'Isabel Coixet (Espagne/Canada, 1h42)

Réalisation et scénario : Isabel Coixet (inspiré d'une nouvelle de Nancy Kincaid)

Musique : Alfonso Villalonga.

Photographie : Jean-Claude Larrieu

Interprètes : Sarah Polley, Scott Speedman, Mark Ruffalo, Amanda Plummer, Maria de Medeiros, Leonor Walting, Deborah Harry.

Réalisatrice

Née à Barcelone en 1960 et donc catalane, Isabel Coixet est diplômée d'histoire contemporaine de l'Université de Barcelone mais fera d'abord carrière dans la publicité. Elle se consacre à la mise en scène dès son premier long métrage, *Trop vieux pour mourir jeune*, qui lui vaut une nomination au Prix Goya. En 2000 elle fonde sa propre société de production, Miss Wasabi Films. De 1989 à 2019, elle tournera une quinzaine de longs métrages, quatre courts, et quatre documentaires dont l'un sur le juge Baltasar Garzon connu notamment pour avoir lancé un mandat d'arrêt contre le dictateur Augusto Pinochet.

Script

Anne a 23 ou 24 ans. Elle est mariée, mère de deux petites filles. Un examen médical révèle un cancer, au stade avancé : il ne lui reste quelques mois à vivre. Elle décide alors de faire le bilan de sa vie, de réaliser quelques-uns de ses rêves et de préparer ses proches à sa disparition.

Commentaires

Voici un film sensible, pudique, touchant, de par le sujet grave qu'il traite. Isabel Coixet évite les écueils du pathos – sans éviter l'humour – en cernant la lumière de ces instants, en faisant apparaître les reliefs de la vie qui s'écoule, par petites touches, comme le ferait un peintre ou un verrier en jouant avec les transparences pour donner tantôt de la profondeur, tantôt de la légèreté. Sans oublier le travail fait sur les correspondances, à la manière de Baudelaire, où les musiques, les sons, les couleurs, les matériaux se répondent, font écho aux sensations. On est donc dans le domaine d'une oeuvre d'art, d'une transposition, qui dit un peu la vie, mais pas toute la vie. Isabel Coixet propose sa vision et non la réalité, privilégiant ce qui dit la fragilité de la vie et la force de l'amour.

Claudine Kolly in *Ciné-Feuilles* N° 473

L'idée-force de ce film, lumineux et pâle comme son actrice principale, c'est de traiter de la mort en parlant surtout de la vie. Pas de scènes d'hôpital douloureuses, juste un médecin timide qui deviendra le passeur (vers la mort, mais aussi vers la vie, après). C'est sobre, délicat,

telles les petites choses qui nous font sentir vivants : le goût d'un bonbon au gingembre, le bruit de la pluie sur les feuilles, la texture du lait, le toucher d'une écorce d'orange, le froid sur la peau, ou les notes cristallines des verres d'un musicien, juste là pour l'envol réussi du film.

(Dominique Martinez, in Positif No 514)

Propos de la réalisatrice

La pire chose quand on fait un film, c'est de devoir en parler ou d'écrire à ce sujet. C'est encore pire de parler avec soi-même en relation avec le film. Pourquoi ce film et pas un autre ? Pourquoi ce personnage ? Pourquoi cette mélancolie ? Ce sombre espoir ? Pourquoi toute cette pluie ? Quand j'ai commencé à écrire le script j'avais encore quelques certitudes. Maintenant que le film est fini, presque trois ans plus tard, je n'en ai plus aucune, j'ai l'impression de nager une fois de plus dans l'obscurité, sachant que la corde qui m'attachait au film est cassée et que maintenant, alors qu'il est en train de glisser loin de moi, tout ce que je désirerais, c'est de le recommencer, de vivre à nouveau avec l'idée du film et non avec son étrange – pour moi – irréalité. Je regarde les cinq boîtes qui contiennent le premier tirage du film. Je pense aux larmes, aux prières exaucées. Je pense à Ann, Laurie, Lee, Don, au coiffeur, au voisin, aux petites filles... Je pense à toutes les personnes qui ont fait du film ce qu'il est. Je pense aux gens qui vont aimer le film. Je pense à ceux qui ne vont pas l'aimer.

Interview de la réalisatrice par Gilles Renault

Avez-vous eu un jour un déclic cinématographique ?

Mes parents, ouvriers, étaient des gens simples qui entretenaient cependant une relation forte au cinéma, au point que, pour mes 14 ans, on m'a emmenée voir *Le Septième Sceau* de Bergman. Ce fut une véritable fenêtre ouverte sur le monde, la démonstration de ce que je pressentais : il existait bien une autre manière de parler des choses importantes de la vie.

Avez-vous la même considération pour la publicité et le cinéma ?

La pub m'a donné cette formidable liberté de pouvoir n'aborder au cinéma que les sujets auxquels je crois vraiment. Et, en corollaire, de dire non à des budgets énormes aux Etats-Unis, des trucs bidons à 100 millions de dollars, sur « l'univers féminin », avec un point de vue complètement idiot...

Vous filmez de près...

La fonction de cadreur crée une étrange intimité avec les acteurs. Certaines scènes n'auraient pas du tout eu le même aspect si j'étais restée dans mon coin, au chaud, en train de regarder le monteur. Partager l'espace est pour moi une condition de travail essentielle, la seule permettant de capter des regards, des intonations...

Et encore, glané ici et là...

Anne ne fait jamais les choses comme si c'était la dernière fois, mais comme si elle n'avait plus de temps à perdre...

Au lieu de viser immédiatement l'émotion, *Ma vie sans moi* nous parle de sensibilité. Anne est une femme pour qui le quotidien a soudain une autre lumière, plus intense, plus secrète, et qui habite désormais autrement ce décor éphémère.

Fiche préparée par Pierre Genton